



JEANNE
BENAMEUR

OTAGES
INTIMES

ROMAN

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Photographe de guerre, Étienne a toujours su aller au plus près du danger pour porter témoignage. En reportage dans une ville à feu et à sang, il est pris en otage. Quand enfin il est libéré, l'ampleur de ce qu'il lui reste à réapprivoiser le jette dans un nouveau vertige, une autre forme de péril.

De retour au village de l'enfance, auprès de sa mère, il tente de reconstituer le cocon originel, un centre depuis lequel il pourrait reprendre langue avec le monde.

Au contact d'une nature sauvage, familière mais sans complaisance, il peut enfin se laisser retraverser par les images du chaos. Dans ce progressif apaisement se reforme le trio de toujours. Il y a Enzo, le fils de l'Italien, l'ami taiseux qui travaille le bois et joue du violoncelle. Et Jofranka, “la petite qui vient de loin”, devenue avocate à La Haye, qui aide les femmes victimes de guerres à trouver le courage de mettre en mots ce qu'elles ont vécu.

Ces trois-là se retrouvent autour des gestes suspendus du passé, dans l'urgence de la question cruciale : quelle est la part d'otage en chacun de nous ?

De la fureur au silence, Jeanne Benameur habite la solitude de l'otage après la libération. *Otages intimes* trace les chemins de la liberté vraie, celle qu'on ne trouve qu'en atteignant l'intime de soi.

JEANNE BENAMEUR

Jeanne Benameur a déjà publié aux éditions Actes Sud : Laver les ombres (2008), Les Reliques (Babel n° 1049), Ça t'apprendra à vivre (Babel n° 1104), Les Insurrections singulières (2011), Profanes (2013) et Pas assez pour faire une femme (Babel n° 1328).

Voir les titres du même auteur en [fin d'ouvrage](#).

Photographie de couverture : © Joanna Jankowska/Arcangel images

© ACTES SUD, 2015
ISBN 978-2-330-05478-6

JEANNE BENAMEUR

Otages intimes

roman

ACTES SUD

À ma mère (1916-2015).
Et à Majid Rahnema (1924-2015).

*Que la nuit nous soit favorable
Que soit faste notre retour vers l'obscur
Que le rêve soit clair ainsi que l'enfance*

FRANÇOIS CHENG,
À l'Orient de tout,
Poésie/Gallimard, 2005.

Il était une fois, il était mille et mille fois, un homme arraché à la vie par d'autres hommes.

Et il y a cette fois et c'est cet homme-là.

Il a de la chance. Il est vivant. Il rentre.

Deux mots qui battent dans ses veines Je rentre. Depuis qu'il a compris qu'on le libérait, vraiment, il s'est enfoui dans ces deux mots. Réfugié là pour tenir et le sang et les os ensemble.

Attendre. Ne pas se laisser aller. Pas encore.

L'euphorie déçue, c'est un ravage, il le sait. Il ne peut pas se le permettre, il le sait aussi. Alors il lutte. Comme il a lutté pour ne pas basculer dans la terreur des mois plus tôt quand des hommes l'ont littéralement "arraché" de son bord de trottoir dans une ville en folie, ceinturé, poussé vite, fort, dans une voiture, quand toute sa vie est devenue juste un petit caillou qu'on tient serré au fond d'une poche. Il se rappelle. Combien de mois exactement depuis ? il ne sait plus. Il l'a su il a compté mais là, il ne sait plus rien.

Ce matin, on l'a fait sortir de la pièce où il était enfermé, on lui a désentravé les pieds comme chaque matin et chaque soir quand on le conduit, les yeux bandés, à ce trou puant qui tient lieu de toilettes. Mais il n'a pas compté les dix-huit pas, comme d'habitude. Dix-neuf, vingt, vingt et un... il a cessé de compter, le cœur battant. On l'a conduit, les yeux toujours bandés, jusqu'à un avion.

Des mots ont été prononcés en anglais, la seule langue avec laquelle on s'est adressé à lui depuis tout ce temps. Il n'a pas reconnu la voix si singulière de celui qui venait lui parler parfois de leur juste combat. Et puis soudain, il y a eu le mot "libre" en français. Pour la première fois, en français. Il en aurait pleuré. Le mot et la langue, ensemble, dans sa poitrine quelque chose éclatait.

L'accent était si fort qu'il a eu peur de ne pas avoir bien compris, il a répété Libre ? on lui a répondu Yes, libre, et le mot "France".

Alors il a commencé à se répéter, en boucle, la France. Puis les deux mots sont venus : je rentre. Et il s'y est tenu.

Depuis, c'est l'entre-deux. Plus vraiment captif, mais libre, non. Il n'y arrive pas. Pas dedans.

Quand il a été enlevé, tout a basculé. On l'a fait passer, d'un coup, de libre à captif et c'était clair. La violence, c'était ça. Depuis, la violence est insidieuse. Elle ne vient plus seulement des autres. Il l'a incorporée.

La violence, c'est de ne plus se fier à rien. Même pas à ce qu'il ressent.

Se lancer dans la joie du mot libre, il ne peut pas. Suspendu.

Tant qu'il ne sera pas arrivé, touché par des mains qu'il connaît, tant qu'il n'entendra pas partout autour de lui des mots dans sa langue à lui, oh il en a rêvé, il sera dans l'entre-deux. Et il aura peur.

C'est trop fort le souffle entre ses côtes, il n'arrive plus à respirer. Il y a eu l'air contre sa peau, une sensation tellement intense avant d'entrer dans l'avion. Maintenant il essaie de se concentrer sur une musique dans sa tête. Pendant tout ce temps enfermé c'est comme ça qu'il a réussi à tenir quand tout menaçait d'exploser à l'intérieur. Jamais il n'aurait pensé qu'il avait si bien gardé en mémoire cette musique. Des années et des années qu'il s'était détaché du piano de son enfance, de son adolescence. Des années qu'il n'était plus dédié qu'à son métier de photographe de guerre : témoigner, informer, prendre les clichés les plus justes, ceux qui saisissent le monde tel qu'il est, dans son horreur, dans sa force de vie parfois, qui résiste. Il était loin, son piano. Pourtant une partition était là, dans sa tête. Le trio de Weber. Et il s'est efforcé de la retrouver, note par note. Il pense à Enzo, l'ami de toujours, à la voix puissante, tendre, du violoncelle et à Jofranka, leur sœur de cœur, au son grave et léger de sa flûte. C'est avec ce souvenir qu'il s'est rassuré quand il se sentait prêt à sombrer complètement. Il se concentrait pour retrouver les notes et il accompagnait à nouveau Enzo, déjà plein de cette force qu'il lui enviait et leur petite Jofranka, comme quand ils étaient enfants, dans leur village. Il essaie de se concentrer sur les exercices de respiration qu'ils avaient appris il y a longtemps pour assouplir le diaphragme, laisser respirer le ventre. Ça peut calmer la peur. Un peu.

Impossible. Quelque chose de sourd bat à l'intérieur de lui comme un tambour de guerre. Tout ce qu'il a essayé de tenir enfermé pendant tous ces mois, c'est là, tout proche, sous la peau. Il pourrait se mettre à trembler de la tête aux pieds, comme il a vu des hommes le faire, des courageux, des combattants. Et leurs corps soudain animés de ce tremblement fou, terrifiant.

Il faut tenir dans les deux mots Je rentre. Se réfugier. Comme quand il était petit et qu'il apprenait à entrer dans une tache de couleur sur une photo ou dans la courbe d'un arbre qu'il voyait de sa fenêtre. Oublier tout le reste. Je rentre je rentre, ne plus respirer que par ces deux mots de rien du tout, jusqu'à ce que... La joie, par moments, elle l'irradie d'un coup, et il la chasse, peur de devenir fou si tout capote au dernier moment, ça s'est déjà vu. Garder la joie en respect, rester terré dans les deux mots. Il n'y a pas d'autre abri.

Dans l'avion il ne cherche pas à allonger les jambes. Il plie les genoux au plus près de lui, n'appuie pas la tête contre le dossier du siège.

Tout son corps se resserre. Quelque chose d'obscur est à l'œuvre maintenant, qui tente de distendre l'espace entre Je et rentre. Et lui entre les deux. Un gouffre. Relier les deux mots dans sa tête, ne laisser aucun espace se creuser. S'il tient bien serrés les deux mots comme les paumes de ses mains collées

ensemble, ça va aller, ça va aller. Il ne pose pas les yeux sur ses bras décharnés, refuse de penser à ses jambes quand il faudra se lever, marcher. Juste rester là, tapi dans Je rentre. Suspendu. Comme l'avion dans le ciel.

Du temps passe.

Il ouvre et ferme les yeux, teste le pouvoir tout simple de faire l'obscurité, la lumière, juste avec les paupières. Ils lui ont retiré le bandeau quand l'avion a été suffisamment haut pour qu'il ne distingue plus rien du sol, ne puisse livrer aucune information plus tard. L'homme qui l'accompagne est cagoulé, il ne dit pas un mot, la main sur son arme posée sur les genoux. Est-ce lui qui lui a annoncé la nouvelle tout à l'heure ? Un moment la terreur lui a broyé le ventre. Et si une fois là-haut, on ouvrait on le jetait. Des images folles il en a eu suffisamment sous les yeux pour que sa mémoire en garde l'empreinte. La terreur, elle est là, juste sous la peau. Il suffit d'un rien pour l'activer. Il s'est rassuré à la cagoule, au bandeau enlevé seulement haut dans le ciel. On ne prend pas tant de précautions avec qui va mourir. Peut-être que l'homme sourit sous sa cagoule. S'ils le libèrent, c'est qu'ils ont obtenu ce qu'ils voulaient. Où sont les deux autres enlevés en même temps que lui, jamais revus ? Il referme les yeux.

Le bandeau, il le savait par les récits de tous ceux qui étaient passés par là avant lui. Il n'avait pas été surpris. Le bandeau c'est tout de suite. Il le savait, oui ; le vivre, c'était autre chose. L'obscurité en plein jour. Et toutes les pensées qui s'affolent. Cette impression d'être livré, sans aucune défense possible, tellement vulnérable. On ne peut plus rien anticiper, ça fait marcher comme un vieux, en assurant chaque pas. Et tant de mal à essayer de capter tout ce que les oreilles peuvent enregistrer du monde autour. Comme si le bandeau, au début, engourdissait d'un coup tous les sens au lieu de les aiguïser. L'obscurité qui dure jusqu'à ce qu'on ne sache plus rien du temps.

Il pose sa main à plat sur les paupières.

Que le temps soit annihilé à nouveau. Que tout retourne à l'obscur jusqu'à ce qu'il soit sûr d'être arrivé. Il a vécu des semaines, des mois, comme ça. Il n'imaginait pas ce que ce serait de retrouver la scansion de la lumière et de l'obscur.

Il appuie sa main sur ses paupières. Il peut arrêter quand il veut, il suffit de relâcher la pression des doigts, écarter un tout petit peu la paume de la main.

Ouvrir les paupières.

Retrouver le jour.

Comme tout le monde.

Sur le tarmac, la foule qui attend se densifie au fil des heures. Se mêlent journalistes et sympathisants qui ont suivi étape par étape l'histoire de ce photographe de presse. Les réflexions fusent
Il n'a pas de famille, personne...
On n'en sait rien... pas grand-chose qui a filtré...
Oui mais tu vois bien qu'avec les officiels, il n'y a personne... pas de femme pas d'enfants...
Quel âge il a exactement ?
La quarantaine, non ?
Quelqu'un dit Non non il est plus vieux que ça, vers la cinquantaine plutôt...
Ben sur les photos il les fait pas...
Une femme, un micro au sigle d'une radio connue à la main, lance Il est plutôt beau mec, je veux bien me sacrifier...
Des rires.

Entourée par les officiels, presque cachée, une silhouette petite, menue. On a renoncé à lui faire la conversation, elle répondait par monosyllabes puis juste par un signe de tête. La main en visière au-dessus du front têtue, le menton aigu pointé vers le ciel, la vieille dame ne détache pas les yeux des nuages. Elle veut voir l'avion apparaître, c'est tout. Elle a fait tout le voyage, seule, malgré son corps si usé, pour ça. Il fallait qu'elle soit là quand l'avion apparaîtrait, qu'elle ne le quitte plus des yeux jusqu'à ce qu'elle voie descendre son petit, qu'il pose le pied par terre.
Depuis l'aube, elle a au creux de sa paume, gravée, sa main d'enfant à lui. Exactement comme quand ils guettaient l'épervier qui venait chasser au-dessus du champ, tout au bout de leur village. Le premier des deux qui discernait le rapace dans le ciel devait serrer la main de l'autre, sans un mot. Elle lui avait appris le signal. C'était lui, le plus souvent, qui le voyait le premier. Les petits doigts serraient les siens d'un coup, de toutes ses forces. Toute l'attente était là, dans la pression, plus intense que le cri retenu. Aujourd'hui c'est elle qui attend, et elle s'efforce, immobile, à retrouver l'acuité de son regard. Elle lui avait enseigné à ne pas bouger, à respirer légèrement, surtout ne pas faire repérer sa présence Si tu veux que les animaux t'approchent, débrouille-toi pour qu'ils t'oublient.
Ils appelaient ça "faire l'Indien".
Il avait appris.

C'est ce qui avait fait de lui le photographe qu'il était devenu. Il avait un don que les autres lui enviaient pour faire oublier sa présence, aller au plus près. Ce n'étaient plus les rapaces, c'étaient les hommes qu'il observait.

Pour les rapaces il n'avait jamais pensé au mot barbare.

Et sa vieille mère était loin.

Elle ne sait pas combien de fois, devant l'horreur, il avait regretté l'épervier de son enfance. Au cœur de chaque mission il se disait qu'il allait prendre du temps au retour, retrouver le village, se reposer, aller au champ de l'épervier avec elle, tant qu'elle était encore là. Et puis le temps passait, il fallait repartir et il se contentait d'un coup de fil.

Cela fait des heures que la vieille dame s'est préparée. Des heures qu'elle vit dans une excitation qu'elle a de plus en plus de mal à endiguer. Elle est en alarme et elle s'épuise. Parler, ce serait trop. Elle tient dans la conviction qu'elle n'a pas lâchée depuis tous ces mois : elle le reverra, vivant et elle, encore vivante. C'est comme ça. Et c'est comme ça qu'elle a tenu tous ces mois, loin des caméras et des interviews. Personne n'a réussi à forcer sa porte ni son silence.

Depuis ce matin, elle sent qu'au fond d'elle ça pourrait se lézarder. Son vieux cœur s'emballe par moments, tape à coups sourds. Elle voudrait être dans son village, dans sa cuisine, et juste le voir arriver, à l'improviste, son Étienne, comme il le faisait trop rarement, et dans sa poitrine à elle alors quelque chose de vaste, d'immense, qui s'ouvrait quand elle le serrait. Son petit.

C'est elle qui l'a élevé, cet enfant-là, seule. Son père, parti naviguer à l'autre bout du monde, jamais revenu. Le voilier jamais retrouvé. Plus aucune trace. Une vie effacée par une tempête. Et la sienne, d'un coup enserrée dans un temps sans attente. Elle avait vécu ce paradoxe : le temps sans borne d'aucun retour l'avait emprisonnée. Seule avec Étienne. Il avait trois ans, à peine.

Il avait appris à dire papa l'année précédente. Il avait parlé tard. Elle lui faisait répéter le mot, dans la cuisine. Elle s'en était voulu de lui avoir appris un mot inutile.

Elle avait retourné la photo encadrée sur le buffet, où il souriait, le jour de son départ, sur son nouveau voilier, plus léger que tous les précédents. C'est comme ça qu'elle avait indiqué qu'on ne le reverrait plus. Un geste qu'elle avait vu sa grand-mère faire pour son propre mari et qui était resté gravé dans sa mémoire de petite fille silencieuse. La photo était restée face au bois du buffet, longtemps.

Un jour, beaucoup plus tard, le petit l'avait prise, montée dans sa chambre. Elle l'avait laissé faire. C'étaient ses débuts à l'école, les autres enfants lui avaient demandé où était son père. À l'époque c'était elle qui était l'institutrice de la classe unique du village. Et aucun des élèves n'aurait osé lui demander. Elle l'avait entendu répéter, à une récréation, que son père était "mort en mer". C'était donc l'expression qu'il avait entendue, retenue, jamais encore utilisée. Ça lui avait serré le cœur, la voix de son petit sur ces mots-là. Qu'avait-il imaginé quand il les avait entendus ? Elle ne le saurait jamais. Elle le regardait

en ayant conscience qu'il était et resterait un mystère. Elle avait toujours été persuadée que c'était comme ça, les gens, des mystères les uns pour les autres. Et côtoyer les enfants toute sa vie n'avait fait que confirmer.

Son petit, d'avoir prononcé les mots dans la cour de récréation, ça avait dû éveiller quelque chose en lui. Le désir de scruter le visage, tranquillement, seul. Plus tard, elle n'avait vu la photographie ni aux murs de sa chambre, ni sur son bureau, ni sur sa table de chevet, en avait déduit qu'il la gardait dans son tiroir à secrets, le tiroir dont lui seul avait la clef et que de toute façon elle n'aurait jamais ouvert. Irène avait appris qu'il valait mieux respecter les secrets des autres. À commencer par ceux de son mari. La leçon avait été rude, elle avait tout juste trente ans, Étienne venait de naître. Elle n'avait jamais oublié.

Le tiroir à secrets d'Étienne, pour rien au monde elle n'y aurait touché.

Elle l'imaginait, sortant la photographie parfois et scrutant le visage toujours jeune, toujours souriant, de son père. Elle n'imaginait pas que lorsqu'il la sortait, il la tenait, tout près de son visage, devant le grand miroir de la chambre.

Parfois, les yeux fermés, il lui parlait.

Ils ne lui ont pas rendu son Leica. Pourquoi ? Pouvoir en sentir la forme comme il le faisait, machinalement, n'importe où, à travers le cuir usé de sa vieille sacoche, c'est ça qui voudrait dire "libre". La sacoche, c'est toujours la même, il la connaît par cœur, pelée à certains endroits par les frottements, un peu râpeuse sur un des côtés. Il se rappelle qu'il avait les mains dessus quand ils l'ont embarqué. Il hésitait sur son bord de trottoir à sortir l'appareil au lieu de courir rejoindre les autres, à l'abri. S'il avait à nouveau le poids de l'appareil contre lui, si ses mains pouvaient sentir les éraflures du cuir, les reconnaître, il serait plus sûr de la réalité.

Sûr de quoi ? d'être en vie ?

Il passe sa langue sur ses lèvres, se rend compte qu'il a soif. Il a tellement eu soif. Une bouteille d'eau minérale est là, près de lui, déposée avant qu'il monte dans l'avion. Il s'efforce de maîtriser le tremblement de sa main, boit lentement. L'eau qui coule dans sa gorge, c'est une bénédiction Il chasse tout le reste. Pendant toute sa captivité, l'eau était comptée. Il n'a pas manqué. Ils prenaient soin de garder en vie leur monnaie d'échange. Mais la ration d'eau du matin devait tenir jusqu'au lendemain. Il en gardait toujours un peu pour la nuit. Sa seule richesse.

Dans l'avion, l'eau est fraîche et ça, c'est quelque chose qu'il n'a plus connu depuis des mois. Il se concentre sur cette simple fraîcheur de l'eau, et des images qu'il n'attendait pas l'envahissent. "Le petit torrent", à quelques kilomètres du village. Un bras de rivière qui coule en pente abrupte des rochers et file. Jusqu'où... Se laisser doucher par l'eau froide qui tombait dru sur leur corps de huit, dix ou quinze ans, comme ils avaient aimé ça, lui et ses copains du village ! les mères avaient toujours peur qu'ils fassent trop les casse-cou dans les rochers et ils aimaient aussi la peur des mères. Ça faisait partie du plaisir. Le souvenir, c'est dans tout le corps. Il pose la main, légèrement, sur l'autre bouteille, prévue à côté. Glacée. Deux bouteilles. Combien de temps va durer le voyage ? Par où vont-ils le faire passer ? Va-t-il être d'abord déposé dans un pays qui sert de médiateur ? Tout a été si soudain. Il n'a plus les yeux bandés mais on le garde encore au secret. Il réprime une montée de colère. De quel droit on le tient encore au secret de ce qui le concerne, bon dieu ? Rien à faire, il n'a pas la patience de tous ceux qui vivent dans des pays broyés depuis des décennies, ceux qui naissent en apprenant dans le lait qu'ils sucent que leur vie peut s'arrêter demain. Non, cette patience-là, il ne l'a pas apprise. Il se demande si

c'est une force ou une faiblesse. Aujourd'hui il est trop fatigué, il ne sait plus. Il boit lentement une autre gorgée d'eau, essaie de retrouver juste "le petit torrent" qui lui rafraîchit les veines et la fontaine, les arbres, le ciel du village, qui reviennent avec lui. Mais tout s'est éloigné. Il a fermé les yeux.

Alors resurgit le visage de la femme, celle qui a balayé toutes les autres. La femme qui l'avait fait s'arrêter en plein milieu du trottoir, au lieu de courir vite se mettre à l'abri, comme les autres. La dernière femme qu'il ait vue avant de se faire enlever, sur le bord de ce même trottoir, dans la ville en folie. Pendant toute sa captivité il a tenté de se mettre à l'abri de cette vision. Chasser l'image, chasser tout ce qu'elle a suscité en lui. Quand il faut survivre, jour après jour sans même savoir si dehors c'est la lumière ou l'obscur, on ne peut pas se permettre... Mais il sait que, dans des mois ou des années, il la reconnaîtrait. La femme empilait des bouteilles d'eau dans les bras de ses enfants, elle chargeait les bras frêles encore et encore et poussait les deux enfants sur les sièges arrière d'une grosse voiture noire. La portière arrière était ouverte. Au fond, contre la vitre teintée, un corps était tassé. Un homme. Immobilé. Malade ? Blessé ? Tout le monde essayait de fuir. On savait l'arrivée imminente des chars et l'horreur qu'ils drainaient derrière eux. La femme avait des gestes précis. Elle ne parlait pas. C'est peut-être cela qui l'avait arrêté, ce silence. La voiture était chargée, lourdement.

Le poids de tout, voilà ce qu'il avait senti, en la voyant, elle qui essayait de s'arracher à l'opacité lourde qui avait pris la ville.

Ce poids, il l'avait éprouvé dans son propre corps, comme s'il avait pesé, d'un coup, des tonnes sur cette terre. Et il avait peiné à sortir l'appareil. Figé. Peut-être toutes les images qu'il avait vues, toutes ces scènes auxquelles il avait assisté, sans rien faire d'autre que les photos depuis des années, peut-être tout cela derrière ses paupières, qu'il ne voulait pas savoir en lui, et qui là, devant cette femme, s'était mis à peser.

Elle essayait de sauver la vie.

Et lui, en face, sur l'autre trottoir, pétrifié, tout en lui coagulé comme du mauvais sang que la terre ne voudrait même pas absorber. Il ne faut jamais trop s'arrêter dans une guerre. On pourrait comme la femme de Loth être changé en statue de sel. Il savait tout cela depuis longtemps comme il savait se défier des fous de guerre, ceux qui vont au combat comme à une célébration et qu'une étoile semble protéger. Un vieux camarade, mort depuis, lui avait dit un jour Ceux-là te mets jamais à côté, un jour ou l'autre leur étoile, elle est plus là et toi, tu trinques si t'es à côté. Il l'avait écouté. Ceux-là, il les photographiait de loin, choisissait à l'instinct les combattants auprès de qui il allait cheminer, sans autre arme que son appareil. Sa vie, il la protégeait. Et il continuait à témoigner. Et témoigner encore. Toujours au plus près.

Là, devant la femme qui chargeait la voiture, seule à prendre toutes les décisions de survie, il s'était arrêté. Il ne fallait pas, il le savait. Mais il n'y pouvait rien. Il était cloué sur le trottoir et la seule pensée qui avait envahi toute sa tête c'est Jusqu'où va-t-elle pouvoir aller ?

Sauver la vie, c'est quoi ? Est-ce que la sienne est sauvée ? Il ne faut pas qu'il laisse sa tête partir de ce côté-là. La vie, c'est respirer c'est tout. Il est vivant. Rescapé. Il rentre. C'est miraculeux. S'en tenir là. Ceux qui l'ont enlevé n'auraient pas hésité à exécuter leurs menaces, il l'avait compris tout de suite. Des hommes qui n'avaient plus rien à perdre, et le pire, c'est qu'il les comprenait. Il savait qu'ils n'avaient plus d'autre façon de se faire entendre. Ça aurait dû le rendre plus prudent.

Est-ce que l'homme cagoulé a une femme, des enfants, qui l'attendent ? Est-ce qu'il aurait pu tuer aussi la femme à la voiture noire ?

Étienne pense au Leica. Dans la sacoche. Cette femme, personne n'en connaîtra jamais le visage. Lui, sur son trottoir, sidéré par tout ce qu'il avait vu et qui l'avait pénétré si fort sans qu'il en ait conscience et elle, en face, enchaînant les gestes précis. Quelque chose dans son affairément, toute cette efficacité pour une protection qui ne durerait sans doute que quelques heures. Elle faisait comme si elle allait pouvoir réellement se sauver, elle, les enfants et l'homme tassé au fond de la voiture. Pourtant elle ne pouvait ignorer la suite probable de son équipée. Mais elle faisait les gestes, gravement, précisément. Il avait été fasciné. Elle continuait son travail de vivante, comme les fourmis qu'il s'amusait à affoler quand il était petit, et qui toujours reprenaient leur tâche, sans tenir compte de celles qu'il écrasait, obstinées.

Il voudrait qu'il y ait eu un miracle. Pour elle. Comme pour lui aujourd'hui.

Dans sa tête, les photos de la femme sont là. Vivantes. La mèche de cheveux noirs, lourds, qui cachaient une partie du visage, et elle, les bras chargés, qui n'avait même plus ce geste qu'on a pour repousser les cheveux qui tombent sur les yeux.

Il repense à la main de sa mère qui, patiemment, dégageait de son front la mèche rebelle quand il était enfant. Pour cette femme-là, il aurait fallu une main aimante, aussi.

Est-ce qu'il aurait traversé la rue ?

Il avait été empoigné, poussé dans une voiture, elle avait levé la tête. Leurs regards s'étaient croisés. Et puis plus rien. Le bandeau, les mains attachées. Sa vie à lui qui entrait dans le silence.

Étienne a serré trop fort, sans s'en rendre compte la bouteille d'eau. Le plastique a fait un bruit sec. La main de l'homme en cagoule a saisi son arme, une seconde, puis l'a relâchée. Étienne a eu le temps de capter le geste, vif. Un homme entraîné.

Il n'y a personne que lui et moi. Si j'avais mon appareil, je le regarderais autrement. Si j'avais mon appareil, mes mains sauraient quoi faire.